

Lettre ouverte à l'École.

Chère École,

J'ai toujours cru que je pouvais te faire confiance, que mon enfant était entre de bonnes mains avec toi. J'ai cru à tes belles paroles, ce que tu appelais tes « missions ». Je me réjouissais de voir comment tu allais, comme tu le clamais haut et fort, « promouvoir la confiance en soi et le développement de la personne de chacun des élèves ». J'aurais dû voir que c'était trop beau pour être vrai, que tu ne joindrais pas l'acte à la parole. Dans l'absolu, s'il ne s'était agi que de moi, j'aurais juste pris acte et passé mon chemin.

Laisse-moi te conter à quel point tu as fait mal à mon enfant.

L'adolescence n'est pas une période facile, tu devrais le savoir toi qui te spécialises dans l'éducation. Celle de mon enfant n'a pas dérogé à la règle. Et puis est arrivée la crise sanitaire, et la situation est allée de mal en pis pour cet être en construction. De ton côté, tu as fait mine de t'adapter, ce qui s'est bien souvent limité à mettre un écran entre mon enfant et ses enseignants. Note bien que je ne te blâme pas pour ça, non pas pour ça.

Tu as bien vu que l'isolement couplé à la psychose sanitaire ambiante nuisaient à mon enfant et à son apprentissage. Et qu'as-tu fait ? Rien d'abord, puis tu as décrété une amnistie générale ! Venez, venez, on rase gratuit ! Il était plus facile d'ignorer les problèmes que de faire face à des arbitrages difficiles. Ce faisant, tu as exacerbé chez mon enfant ce sentiment que son apprentissage ne comptait pas, et donc qu'il n'avait pas réellement de sens. Certains en ton sein ont bel et bien fait un pas vers mon enfant, un tout petit pas. Doit-on cependant féliciter quelqu'un quand il accomplit juste une de ses « missions » ?

L'année suivante, tu as enfoncé le clou. Tu as continué d'adopter un mode de fonctionnement illisible pour mon enfant. Tantôt on vient, tantôt on ne vient pas. Tantôt on garde son masque, tantôt pas. Cela n'a fait que créer de l'angoisse, du mal-être, de la peur là où il y en avait déjà trop. Et quand mon enfant est venu te trouver, tu lui as littéralement dit d'aller voir ailleurs et, ce faisant, tu lui as donné l'impression que sa souffrance n'avait pas de place chez toi.

Mon enfant est donc allé chercher de l'aide ailleurs tout en continuant de souffrir chez toi, en silence. Cette aide, il ne l'a pas vraiment trouvée et, de guerre lasse, il a renoncé. Pas complètement, cela dit. Il a tenté, avec le peu de force qu'il lui restait, de sauver ce qui pouvait l'être. Tout n'était pas parfait, loin s'en faut, mais il semblait que mon enfant avait bel et bien montré qu'il possédait « des compétences suffisantes pour poursuivre son parcours professionnel » pour utiliser tes propres mots. Et puis tu nous avais donné espoir en disant que tu ferais preuve de bienveillance. C'est là qu'est venu un nouveau coup de massue : tu avais décidé que, non, mon enfant ne serait pas autorisé à poursuivre. Tu as préféré te focaliser sur ce qu'il ne savait pas faire, ignorant tout le reste.

Nous avons tenté de raisonner avec toi, de te prouver que ce que tu prenais pour de la nonchalance était en fait l'expression d'une grande souffrance. Nous t'avons montré que les compétences qui te sont si chères étaient bel et bien acquises. Le pire, c'est que s'il avait été

mieux orienté, tu l'aurais laissé aller. Tu l'as admis toi-même, entre nous bien entendu. Mais bon, tellement sont passés entre les mailles du filet, il fallait bien en coincer quelques-uns. Pour l'exemple.

Tu n'as même pas daigné nous lire quand nous nous sommes adressés à toi simplement, d'égal à égal, d'humain à humain, de parents à parents. Puis quand nous avons essayé de te parler avec des mots que tu comprends, des mots procéduriers qui t'obligent à écouter, à ton tour, tu nous a parlé avec ces mêmes mots durs, cliniques, péremptoires. Tu as retourné contre lui des choses que mon enfant t'avait confiées alors qu'il est si difficile pour lui de s'exprimer. Tu as pointé ton doigt accusateur vers nous, car les chiens ne font pas de chats comme dit l'adage. Tu t'es déditée à plusieurs reprises et tu as fait voler en éclats ses derniers espoirs d'une conciliation interne avec une froideur à faire pleurer les mamies.

Pour finir, tu nous as envoyé un lettre sur du beau papier bien épais dans laquelle tu jargonnes pendant une bonne demi-page pour nous dire : inutile, je ne changerai pas d'avis. Malgré l'absurdité de la situation que nous t'avons exposée, qu'il t'a exposée, malgré sa souffrance immense, attestée par de nombreux professionnels, tu n'a rien voulu savoir. Pire que ça, tu l'as fait mariner dans son angoisse pendant près de deux mois sous prétexte des congés scolaires et tu as ainsi compromis son avenir un peu plus. Tout ça pour finalement te retrancher derrière une décision que nous savons tous absurde ? Un refus de principe, pour l'exemple ? Si nous avions pu prouver un vice de forme, tu nous aurais donné gain de cause, parce que tu crains la justice. Mais tu ne crains pas les enfants, tu les broies.

Et tu as broyé mon enfant.

Un papa